

La main-d'œuvre à Isérables

Autor(en): **Favre, Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **54 (1964)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de main-d'œuvre étrangère. Dès leur plus jeune âge, les enfants étaient initiés aux travaux domestiques et des champs. S'il fallait exceptionnellement une aide, le père de famille la recherchait dans son entourage.

Aujourd'hui, métiers à tisser les étoffes, moulins à grain, four banal à cuire le pain ont totalement disparu, comme aussi les chenevières et les champs à blé.

Ce n'est que pendant ces dernières années qu'une évolution s'est fait sentir chez nous dans le domaine de la main-d'œuvre étrangère, spécialement dans les secteurs du bûcheronnage et de la construction de routes forestières ou touristiques. Ce sont tous des ouvriers d'origine italienne qui travaillent sur ces chantiers. Ils sont au nombre d'une cinquantaine actuellement.

Il faut ajouter qu'il existe à Val-d'Illiez une carrière de grès exploitée depuis le début de ce siècle et qui occupe une vingtaine de saisonniers italiens durant 8 à 9 mois: ouvriers paveurs et trancheurs.

Tous les métiers ordinaires tels que charpentiers, menuisiers, scieurs de long, maréchaux-ferrants, cordonniers, tailleurs, étaient exercés, autrefois comme aujourd'hui, par des indigènes. Le rétameur toutefois qu'on voyait faire son feu sur la place du village était d'origine italienne.

Nos «vieux» qui parcouraient les raidillons à pas lents et lourds, qui fouillaient la terre à la bêche, qui fauchaient le pré à la petite journée, restent ébaubis devant l'automation actuelle, où tout va si vite, où une machine remplace de 10 à 20 hommes, où l'on ne va plus à pied! Et cependant, malgré ce progrès, jamais l'on n'a eu plus besoin de bras.

La main-d'œuvre à Iséables

par *Denis Favre*, Riddes

Avant l'incendie de 1881, le problème de la main-d'œuvre ne se posait pas pour Iséables. Tout provenait du village qui se suffisait à lui-même. Cependant, le tanneur était à Sion; le drap était fabriqué à Bagnes ou à Bramois où l'on portait, à la hotte, les pelotons de laine filée au rouet durant les longues veillées d'hiver.

Iséables comptait plusieurs cordonniers travaillant soit dans leur étroit atelier, soit dans les familles, à la journée.

Tisserands et tisserandes assuraient la production de toile de chanvre dont l'usage était général: draps de lit, pantalons d'été pour les hommes et chemises pour les deux sexes.

Si l'on tient compte de l'expansion des *Bédjué* sur les communes voisines, on peut imaginer que l'aisance devait être large: vignes sur Leytron et Saillon; sur Nendaz, prés et champs du versant Fey-Eudrans-Condémines-

Fontanettes, et la montagne de Tracouet; sur Riddes, tout le mont d'Audes, et en plaine, le Pied-du-Mont-Korthenô, ainsi que de nombreuses parcelles pour la culture du maïs et le jardinage.

Les quelque 900 habitants devaient avoir ample ouvrage sur place. Il arrivait que certains pâturages des «montagnes» aient jusqu'à 400 vaches, 20 taureaux, 200 modzons et 1000 moutons!

Quelques jeunes gens aventureux prenaient cependant service dans les armées de France et de Naples. Des équipes de charpentiers-scieurs de long allaient, en bonne saison, construire des bâtiments dans les mayens et «montagnes» de la rive droite du centre du canton.

Par la destruction des neuf dixièmes du village, l'incendie de 1881 mit un terme à cette quiétude.

Dès lors, pour la reconstruction en pierre, dirigée par des services de l'Etat, on fit appel à des maçons transalpins dont deux se marièrent au village mais sans laisser de descendance mâle. Pour payer ces maisons neuves, les hommes ont dû chercher du travail au dehors, dans les chantiers ouverts à l'époque: briqueterie de St-Triphon, industries naissantes à Martigny et à Monthey. D'autres se louaient pour la saison d'alpage à Bex, à Salvan-Finhaut, en Savoie. Les ardoisières de Leytron et les marbrières de Saillon occupèrent un certain nombre de *karyèran bédjuû*.

En petit nombre, il y eut aussi des ouvriers-domestiques agricoles à Chamoson, à Leytron, à Saxon, dans le canton de Vaud et en Savoie. Mais, en général, ces garçons y fondèrent une famille et ne revinrent pas au pays. Il en fut de même pour la main-d'œuvre similaire féminine. A ce propos, il convient de noter qu'Isérables a très peu fourni d'employés d'hôtels.

Les *Bédjuaces*, femmes, jeunes filles, voir fillettes, faisaient les travaux des vignes et les saisons à la fabrique de conserves de Saxon à 16 cent. à l'heure, logées mais non pas nourries (vers 1910). L'une d'entre elles était déléguée «de cuisine». C'était la parfaite frugalité, à 15 cent. le repas, car la famille attendait la paie aussi entière que possible.

En fait de main-d'œuvre étrangère, outre régents et régentes qu'Isérables ne pouvait pas fournir et qui venaient de Nendaz, de Bagnes et de Salvan, il faut citer le magnin-rétameur. Par un masticage-agrafage ingénieux, il réparait aussi toute la vaisselle de terre cuite. Planté dans un coin de la place des criées, devant l'église, son petit atelier faisait la grande joie des enfants avides de nouveautés. Plus rarement, c'était la visite du rémouleur-réparateur de parapluies.

Vers 1916-17, les mines d'anthracite amenèrent l'électricité au village et le plein emploi largement rétribué de toute la main-d'œuvre disponible: de 1.20 Fr. les trieuses à 2.- Fr. l'heure les mineurs. Depuis lors, les usines de Chippis, de Martigny et de Monthey, ainsi que les barrages hydro-électri-

ques occupèrent toute la main-d'œuvre masculine, parfois au détriment des travaux agricoles au rendement insuffisant.

Dans cette seconde moitié du 20^e siècle, la vie au village approche en confort la grande ville!

Les métiers ambulants à Grimisuat

par le P. *Zacharie Balet*, O. Cap., St-Maurice

D'ordinaire, les travaux agricoles étaient assurés par les gens mêmes du village. On ne faisait pas appel à du personnel étranger. Au contraire, chaque été quatre ou cinq pâtres s'en allaient dans les alpages de la Haute-Savoie, dans la région de Morzine et de Châtel. Actuellement, tout est changé. On ne trouve même plus sur place des pâtres pour les trois alpages de Grimisuat; on fait appel à des gens d'Ayent, d'Arbaz ou d'ailleurs.

En revanche, jusqu'à la guerre de 1914-18, des travailleurs ambulants venaient au village:

Le rétameur

Le rétameur arrivait habituellement du Val d'Aoste, une fois par an. Il s'installait sur la place de Lalé, près du four banal. Il faisait d'abord une ronde par le village, criant sous les fenêtres: «Ehé, magnin!» Et les gens s'empressaient de lui apporter leurs ustensiles. Il parlait patois avec les gens du lieu qui le comprenaient parfaitement. Il se mettait ensuite au travail et son fils, *li manyenèt*, activait le soufflet. En paiement, il acceptait des vivres – ce qui était nécessaire pour la journée – et le reste en argent.

Le hongreur

Le hongreur venait soit d'Arbaz, soit d'Ayent, sur demande. Il n'y en avait pas au village. Il existe à Arbaz une famille qu'on appelait simplement *Hlôou dou copòo*. Le hongreur était rétribué en espèces.

L'aiguiseur

L'aiguiseur de scies et de ciseaux arrivait habituellement de Nendaz, sa grosse caisse à outils sur le dos. Cette caisse lui servait de banc et portait un étau en bois à une extrémité. Il s'installait ordinairement à la *plachèta*, quartier de Prijé. Ainsi le rétameur et l'aiguiseur avaient chacun leur coin préféré. L'aiguiseur de Nendaz venait souvent avec un compagnon, aiguiseur lui aussi. Ils recevaient de l'argent ou des vivres contre leur travail.